

Collection « Écrits torontois » Éditions du Gref, Toronto, 1993

Évelyne Voldeng

Numéro 76, mars 1994

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/42211ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Éditions l'Interligne

ISSN

0227-227X (imprimé)

1923-2381 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Voldeng, É. (1994). Compte rendu de [Collection « Écrits torontois » Éditions du Gref, Toronto, 1993]. *Liaison*, (76), 36–36.

Les quatre recueils lancés au premier Salon du livre de Toronto sont reconnaissables à leur couverture en damiers jaunes et verts, à la qualité de l'impression et de la reproduction des illustrations. À sa façon, chacun des ouvrages se place sous le signe du voyage, voyage géographique dans l'espace, voyage dans le temps, dans l'archéologie et la géologie, voyage psychologique entre l'outil et la matière, enfin voyage imaginaire dans le bestiaire des épaves de bois échoués.

Une place privilégiée devrait, semble-t-il, être accordée à **Amour flou** de Paul Savoie. Pour qui a suivi le cheminement poétique de cet écrivain, son dernier recueil vient dans la foulée de **Nahanni**, **Acrobats**, et **Bois Brûlé**. Si, dans ses œuvres précédentes, Paul Savoie nous apparaît en mythographe, polygotte (**Acrobats** est un impeccable recueil en anglais), avec **Amour flou**, nous nous trouvons dans un monde à la fois très différent et cependant préfiguré par l'imagination visionnaire du poète.

Avec **Amour flou**, au titre polysémique, nous entrons dans un univers aux frontières floues, un univers placé sous l'ordre de l'hybridation et du métissage, ce qu'annonce la toile de Ross Racine reproduite en frontispice, camaïeu où se mêlent le microcosme de l'homme et le macrocosme de la nature. Paul Savoie, qui déjà avec ses recueils précédents nous avait habitués à une vision surréaliste du monde, à la Dali, à une communion avec tous les ordres de la création, essaie d'englober dans une vision d'amour les mondes minéral, animal, végétal et humain. Déjà dans **Ahanni** apparaissait la nostalgique alchimie du grand œuvre. Dans **Amour flou**, Paul Savoie semble avoir voulu réaliser ce grand œuvre en faisant appel à un immense lexique couvrant la géologie, la minéralogie, la botanique et d'autres sciences. Espérons que le lecteur et la lectrice, inspirés par la grandiose beauté lyrique à la William Blake, le suivront dans ses élucubrations visionnaires, liront ses vers pour leur beauté musicale ou pour l'amour des mots.

Avec **Le Bestiaire** de Mireille Desjarlais-Heyneman, on se trouve dans le monde animal où le mot «bestiaire» peut être pris dans ses deux sens : ouvrage didactique comportant des descriptions d'animaux et iconographie animale. **Le Bestiaire** s'offre à nous comme un recueil de fables, de moralités sur les bêtes fabuleuses, mythologiques (le Phénix) et tératologiques (la toroie), que représentent les dessins de Mirca Delanoe qui s'inspire des bois flottés, épaves échouées sur les bords des lacs et des rivières. Les poèmes simples et sans prétention, tout en faisant appel parfois à des détails réalistes sinon scientifiques, semblent baigner la plupart du temps dans l'aura des

mythes et des contes merveilleux de l'enfance. **Le Bestiaire** est une belle création hybride qui s'adresse à l'amateur de poèmes fabuleux et de créations monstrueuses à la Jérôme Bosch et qui devrait aussi réveiller en l'enfant le sens de l'étrangeté dans la beauté.

Les textes poétiques de Lélia Young intitulés **Entre l'outil et la matière**, titre appelant de nombreuses connotations, en particulier la locution figurée «entre la marteau et l'enclume», expriment de façon différente un besoin de fusion et d'union. Dans les cinq parties de son recueil qu'elle illustre parfois de dessins évocateurs d'un univers concentrationnaire et métallique, Lélia Young, un peu comme le faisait P.K. Page dans **The Metal and the Flower**, dénonce tour à tour la condition de la femme, les misères de la guerre, l'intolérance, qu'elle conduise à Tréblinka ou à Sabra et Chatila, et d'une façon générale la fragilité des choses et le passage du temps mortifère. La dénonciation par Lélia Young de «la terre belliqueuse» se fait au nom de la fusion, de l'union entre les humains, au nom d'un nouveau monde symbolisé par la mer de l'enfance, par le cycle de la graine et l'arbre porte-fruit, un monde nommé par la parole et tissé par le Verbe. Ce n'est pas par hasard que la cinquième et dernière partie est intitulée «Scrypto-mitose». Par l'évocation de la mitose, la division de la cellule, le poème nous apparaît comme «le rappel du vivant», car il donne «corps aux mots / faisant d'eux les mailles / d'une musique intérieure».

Avec **Birmanie blues** de Roseann Runte, nous entrons dans la poésie du dépaysement et du voyage. C'est peut-être la première partie du recueil et son poème liminaire **Birmanie blues** qui frappe le plus à la lecture. La poète a su en quelques textes évoquer la complainte du pauvre peuple birman dont les plaies et la misère rutilent au soleil des temples dorés devant des divinités ventripotentes. C'est l'Orient fabuleux et sordide qui se présente à nous, une terre où l'on exploite la main d'œuvre enfantine mais où l'on prie pour la paix et la liberté symbolisée par Aung San Suu Kyi. Cette première partie du recueil, suffisamment explicitée à nos yeux, se serait peut-être passée de commentaire explicatif du grinçant et didactique poème final intitulé **Tares**. La deuxième partie portant le titre **Voyages à l'intérieur** rappelle par le ton assez souvent désabusé des évocations des différentes capitales, de leurs paysages urbains et de la faune torontoise, certains tableaux beaudelairiens (un poème est d'ailleurs intitulé **Spleen 1990**) et certains poèmes des **Amours jaunes** de Tristan Corbière.

C'est sur la vision d'une poésie plurielle, hybride vivace, que nous laisse la lecture des quatre premiers recueils de la nouvelle collection de poésie destinée à accueillir les écrivains et écrivaines du Sud de l'Ontario.

Évelyne VOLDENG



PAUL SAVOIE

IMAGINATION VISIONNAIRE DU POÈTE